

DIE GÖTTERDÄMMERUNG - 25 août 2016.

Die Götterdämmerung ou *Le Crépuscule des dieux* est le dernier des quatre drames musicaux qui constituent *Der Ring des Nibelungen*. La première en fut donnée à Bayreuth, dans le Festspielhaus flambant neuf, le 16 août 1876, sous la direction de Hans Richter.

Le titre fait allusion à une histoire écrite en vieil allemand qui traitait de la guerre entre les dieux et les géants. Et de fait, cet épisode sera particulièrement sanglant et meurtrier et l'on ne comptera plus le nombre des morts qui joncheront le plateau au fil de la représentation ! Toutefois, si le précédent volet était presque exclusivement centré sur le personnage de Siegfried qui donnait son titre à l'opus ; le présent drame se concentre sur un quintette : d'un côté Siegfried et Brunhilde qui – n'ayons pas peur du mot – se déchirent à leur corps défendant puisque Siegfried est sous l'emprise d'un filtre qui lui fait oublier son amour pour l'héroïne et, de l'autre côté, trois nouveaux personnages qui apparaissent à ce moment de l'œuvre. Quatre de ces cinq personnages mourront volontairement – c'est le cas de Brunhilde – ou de mort violente pour les trois hommes. Ces nouveaux personnages apparaissent issus de la famille des Gibichungen : Gunther et Gutrune qui sont frère et sœur et Hagen qui est le demi-frère des précédents car, s'il a la même mère qu'eux, son père est Alberich, maître déchu des Nibelungen. Hagen n'aura d'autre objectif que de venger son père en organisant tout pour récupérer l'anneau dont son père s'est laissé stupidement déposséder au cours de *L'Or du Rhin* par Wotan. Il veut récupérer la puissance et la richesse qui ont échappé à son père et s'élever ainsi à l'égal des dieux pour mieux s'en venger.

Dans le prologue de ce volet nous apprenons par les Nornes, filles d'Erda, que rien ne va plus au Walhalla ! Wotan a fait abattre le « frêne du monde » et entassé le bois mort autour du Walhalla. Le feu – un feu accidentel – brûlerait le lieu saint et cela en serait fini des dieux. Mais le pouvoir des Nornes de distinguer l'avenir s'estompe et, fâchées, elles disparaissent. Au lever du jour, nous retrouvons Brunhilde et Siegfried qui filent le parfait amour. Mais la jeune femme comprend intuitivement que ces roucoulades passionnées n'auront qu'un temps. Le bouillant Siegfried n'a pas vraiment d'avenir dans la carrière « d'homme au foyer » ! Et elle l'envoie, volontairement, vers de nouvelles aventures. En gage d'amour et de fidélité, Siegfried lui donne le terrible anneau et, harnaché du bouclier de Brunhilde, il part en enfourchant le destrier de la jeune femme armé de Nothung, son épée, et du Tarnhelm, une pièce magique qui lui permet de changer son apparence.

L'acte 1 se déroule dans le palais de Gunther, roi des Gibichungen, où trois personnages, Gunther et Gutrune se lamentent devant leur demi-frère Hagen de ne pas trouver de conjoint. Nous comprenons que Gunther rêve de Brunhilde et que Gutrune attend patiemment le beau chevalier servant... qui prendra les traits de Siegfried ! En fait, manipulés par Hagen, les deux autres vont involontairement accomplir le souhait de leur demi-frère Hagen qui veut attirer Siegfried dans ses filets pour récupérer le précieux et terrible anneau. Hagen expose son plan : Gunther épousera Brunhilde et Gutrune se liera à Siegfried auquel on aura fait boire un philtre d'oubli qui le libèrera immédiatement de son lien avec Brunhilde. C'est exactement ce qui s'accomplit après que Siegfried et Gunther ont scellé un pacte de loyauté. Hagen jubile de voir son plan se dérouler comme prévu. Pendant ce temps, sur le rocher, Brunhilde reçoit la visite de la Walkyrie Waltraute qui lui narre les désordres du Walhalla. Elle implore Brunhilde de rendre l'anneau que Siegfried lui a donné en gage d'amour afin d'arrêter les catastrophes et de revenir au *statu quo ante* de la paix et de la concorde. Brunhilde refuse. La catastrophe annoncée est donc en marche. Brunhilde entend le cor de Siegfried et s'attend à accueillir ce dernier qui a pris, grâce au Tarnhelm, l'apparence et la voix de Gunther. N'oublions pas que Siegfried, sous l'emprise du filtre d'oubli, ne se sent plus lié affectivement à Brunhilde. Il peut donc froidement la violenter. La jeune femme doit céder devant la force et Siegfried/Gunther lui reprend l'Anneau en laissant la jeune femme éplorée et désespérée par cette tromperie.

L'acte 2 retrouve le palais de Gunther où Hagen veille et attend, poussé par son père Alberich, de récupérer l'Anneau et faire ainsi vengeance. Siegfried, redevenu lui-même, arrive au palais. Gunther entre en tirant Brunhilde qui est surprise de retrouver l'Anneau au doigt de Siegfried alors que c'est Gunther qui est censé le lui avoir arraché. Elle accuse Siegfried de l'avoir trahie qui proteste de son honnêteté. Gunther accuse Siegfried de n'avoir pas respecté le pacte de loyauté entre eux. Siegfried jure sur la lance de Hagen et affirme sa droiture tandis que Brunhilde jure également qu'il est un traître et un parjure. Hagen va « délicatement » trancher le problème dès lors que Siegfried est parti en proposant de le tuer en profitant de la vulnérabilité dans le dos que Brunhilde, dans sa colère, a révélée. Le héros invincible devient donc, comme Achille, un homme vulnérable. On fera passer son assassinat pour un accident de chasse.

L'acte 3 retrouve les filles du Rhin qui exhortent Siegfried à rendre l'Anneau. Devant son refus, elles lui révèlent toutes les menaces qui pèsent sur lui et les risques de mort qu'il encourt. Nous retrouvons Siegfried en compagnie de Hagen qui lui demande de raconter ses exploits et, principalement l'épisode de l'oiseau qui l'a instruit. Tout en faisant boire au héros un contre-poison au philtre d'oubli qui l'avait éloigné de Brunhilde. Siegfried retrouve son ardeur passionnée envers Brunhilde. Profitant de l'arrivée de deux corbeaux – les messagers observateurs de Wotan – qui captent le regard de Siegfried,

Hagen en profite pour le frapper en arrière dans le dos. Siegfried s'effondre et est laissé pour mort. Le corps de Siegfried est ramené au palais de Gunther. Guttrune comprend qu'elle a été jouée et accuse son frère Gunther du meurtre de Siegfried. Hagen reconnaît son crime qu'il justifie au nom de la vengeance et revendique l'Anneau. Il veut arracher l'Anneau de la main de Siegfried mais le bras de ce dernier se lève menaçant. Brunhilde avance et annonce sa vengeance en faisant dresser un bûcher. Elle prend l'Anneau du doigt de Siegfried pour que les filles du Rhin le rende au fleuve. Elle se jette sur le bûcher en flammes où se consume Siegfried tandis que le feu gagne le Walhalla entouré des bois morts que Wotan a déposés. Le Rhin déborde et les Filles du Rhin récupèrent l'Anneau en emportant au passage Hagen qui voulait s'y opposer. Le monde des dieux disparaît. Un monde s'effondre mais l'opéra se termine par le leitmotiv de la rédemption par l'Amour, laissant augurer qu'un autre monde – celui fondé sur l'Amour – reste à construire.

Ce dernier volet de la *Tétralogie*, dans la mise en scène de Franck Castorf, offre diverses pistes explicatives qui mêlent ces fils de manière appuyée ou simplement allusive, quand ils ne sont pas entremêlés pour rendre compte de la complexité du monde dans lequel évoluent les personnages. On aura compris au fil des différents volets que la dimension économique – l'or noir ayant remplacé le précieux métal jaune – a capté toutes les attentions et toutes les convoitises. Cela se concrétise dans le spectaculaire tableau final où la reproduction de la bourse de Wall Street sur le plateau scénique suggère le triomphe explicite d'une économie qui gouverne le monde... y compris celui des dieux. Cela montre la prééminence des rapports marchands où – y compris dans le domaine relationnel – tout se négocie, tout s'achète et tout se vend. Il suffit pour cela de manière volontaire ou à son insu... comme Siegfried qui boit le philtre d'oubli. Cette métaphore du filtre est fort intéressante sur le plan psychologique et symbolique. Elle suggère que nul n'est à l'abri de l'influence et des principes de ce nouveau mode relationnel qui peut influencer à l'insu même de ceux qui prétendent même y résister. Ce philtre prend donc une valeur symbolique où le héros pur et valeureux perd tout d'un coup ses valeurs et ses idéaux qui ne s'embarasse plus de règles morales. Il n'y a plus de culpabilité. Seule compte l'efficacité et la finalité. Presque la rentabilité ! Tout est bon pour arriver à ses fins y compris la trahison de ceux et celles que l'on a aimés.

Cette vision s'étend d'ailleurs à l'ensemble du dispositif social. Une image est d'ailleurs particulièrement instructive même si allusive puisque est dépeinte la nature finalement dualisée des relations dans ce monde : d'un côté, les gens pauvres qui vivent dans des conditions sommaires – une caravane indique alors la précarité de ceux qui sont exclus de ce tourbillon économique – et de l'autre, des gens riches qui se déplacent dans de somptueuses voitures de luxe, jouissent du meilleur et se partagent la part la plus importante du gâteau économique. Et, jusqu'au tomber de rideau, ces deux symboles – la

caravane et la puissante voiture – resteront présents sur le plateau devant l'imposant décor du Stock Exchange. Mais le regard du metteur en scène ne se contente pas d'afficher uniquement cette opposition pour faire une lecture relativement unilatérale et directe d'un procès du capitalisme. Il semble au contraire – c'est du moins de cette manière que je l'ai perçue – que cette direction idéologique ait aussi contaminé les ennemis du capitalisme : en l'occurrence les tenants du bloc communiste. Car un des lieux de l'action est symbolisé par une immense réclame éclairée de néon qui ne déparerait pas à Times Square à New-York. Il s'agit de l'immense publicité d'un conglomérat – Buna – qui vante les mérites du plastique et du caoutchouc manufacturé à partir du pétrole dont des fûts encombrant le plateau scénique devant la publicité. Le sens des figures analogues à celles du Mont Rushmore aux États-Unis – les grandes figures du communisme – prennent alors rétrospectivement un tout autre sens, beaucoup plus critique quant à la perte de l'idéal et des illusions. La gangrène a gagné même ceux, qui à l'instar des dieux, étaient supposés être à l'abri de ce genre de tentation et garant du bon ordre du monde. Si le Walhalla risque de brûler, le monde peut s'enflammer au gré des crises – cela est suggéré dans le deuxième acte : « crisis » est placardé sur les murs – et déclencher la violence et la désolation puisque des « hunger » (nous avons faim) sont également accolés par le petit peuple manifestant. Cette violence et cette volonté d'arriver coûte que coûte se retrouve également dans les aspects psychologiques notamment dans , entre autres, le duo Brunhilde-Siegfried qui vont se trahir, se déchirer avec une conviction et une détermination qui contraste assez radicalement avec l'image un peu naïve des amoureux transis. Là, au contraire, nous sommes en présence d'adultes déterminés et décidés d'en découdre et c'est d'ailleurs le sens de l'interprétation du rôle de Brunhilde (Catherine Foster) face à un Siegfried (Stefan Vinke) qui oscille entre le play-boy imbu de lui-même et le trader sans scrupules. Le philtre d'oubli est certes l'oubli de l'amour qui le lie à Brunhilde mais c'est aussi la perte des valeurs, des repères... mais aussi de la culpabilité et du remords. Pour avoir oublié cela, Siegfried mourra dans un bain de pétrole qui inonde progressivement sa dépouille.

La fin de l'œuvre et son embrasement final, via le sacrifice de Brunhilde, n'est pas sans évoquer le sacrifice rédempteur du Christ dans la tradition judéo-chrétienne. Est-ce le début d'une nouvelle ère : celle que suggère le motif de l'Amour – de la rédemption par l'Amour – qui clôt la *Tétralogie*. Ou est-on dans la lignée de la célèbre phrase du Prince Salina dans le roman de Lampedusa, *Le Guépard*, qui, d'une certaine façon, illustre assez bien l'œuvre et peut-être sa fin : « Il fallait que tout change pour que rien ne change ».

